
Conflits et culture : je m'éveille à la diversité !

Je pensais que les principes énoncés par Jésus en Matthieu 18 étaient simples et universels. Si mon frère pêche, ou s'il pêche contre moi, je vais le voir seul à seul, et l'affaire peut s'arrêter là. Sinon, je retourne le voir avec une ou deux personnes de confiance, pour qu'il y ait là une écoute, un arbitrage, une démarche plus solennelle. Et en cas d'échec, on en appelle à l'Église. Le refus de la médiation, dans une communauté construite sur l'amour et liée par un ensemble d'engagements réciproques, équivaut à un refus de la vie ensemble.

Oui, mais.

Dans notre culture européenne, nous contournons facilement ce schéma. Si j'ai un problème avec quelqu'un, alors j'en parle à ma femme ou à mon mari ; j'en parle aux anciens, cherchant à les mettre de mon côté, peut-être, faisant monter les enchères, certainement. Ou bien j'en parle dans mon groupe de maison, dans cette petite Église à l'intérieur de la grande. Sans oser voir la personne directement, sans imaginer qu'une relation directe avec elle puisse être possible. Le recours à un tiers est l'aveu – sans doute – d'un sentiment d'impuissance : si seulement il débouchait toujours sur des solutions heureuses ! Mais hélas, il aboutira parfois à élargir inutilement le cercle du conflit.

J'ai mis du temps à comprendre pourquoi certaines personnes attendaient le jour d'une assemblée générale pour dire leur mécontentement, sans crier gare. Pourquoi ne pas dire les choses en toute simplicité avant ? Pourquoi toute cette tension, avec ces mots qui finissent par sortir, maladroits et blessants ? Sans doute, encore une fois, parce que la relation directe paraît à certains intimidante. Affronter surtout un ancien : vous pensez ! Alors, protégé par le nombre, on lance ses flèches et on s'assoit. On m'a dit que dans certains pays d'Afrique, cela se passe couramment comme cela. On ne se risque pas à la confrontation directe, on attend le moment où tous les habitants du village s'assemblent, et alors on en appelle à la communauté tout entière pour qu'elle règle le problème. La confrontation directe serait à éviter à tout prix.

D'autres amis m'ont expliqué comment cela se passe à Madagascar. Si vous êtes devant quelqu'un qui, par l'âge ou le rang, peut être considéré comme supérieur à vous, vous ne pouvez pas lui dire quelque chose qu'il n'aurait pas envie d'entendre : un refus, par exemple. Habités à un langage franc et direct, les Européens s'y perdent. Alors que les Malgaches savent très bien discerner dans le langage hautement respectueux de leur interlocuteur ses véritables intentions. En Asie aussi, sur l'échelle des valeurs, le respect vient souvent avant la franchise.

Et, dernier exemple de ces stratégies d'évitement, le silence. On me dit que mon grand-père paternel, quand il était fâché, pouvait se taire pendant des semaines. C'était probablement la seule possibilité, pour un homme dont l'enfance avait été marquée par la violence. Quand il ne sert à rien de protester, quand répondre ne fait que faire pleuvoir les coups, on se terre dans son for intérieur. Dans des cultures marquées par le fer et le fouet, ce réflexe ne peut être que très fort. L'inconscient nous dit de façon impérieuse que le dialogue est impossible. On ne peut que couper les ponts.

Simple et universels, alors, les principes de Matthieu 18 ? Apparemment pas, à cause de la diversité de l'expérience de chacun. Mais puisque c'est Jésus qui le dit, alors, là, oui, ce sont des principes universels qui doivent nous inspirer. Pour que, en disant la vérité dans l'amour, nous grandissions tous en Christ.

Gordon Margery, Ozoir-la-Ferrière, juillet 2009